

Métaphores et réfutation des métaphores	2
1. La métaphore, arme absolue de la persuasion ?	2
1.1 Le terme métaphorique, un mot “étrange(r)”	2
1.2 Métaphore comme résolution de problème.....	3
1.3 La métaphore pour les esprits faibles et les institutions médiocres.....	5
2. Techniques de réfutation de la métaphore	6
2.1 Principe général : changer le mode du discours	6
2.2 Métaphore contre métaphore.....	6
2.3 Métaphore retournée.....	6
2.4 Métaphore ratée	7
2.4.1 Métaphore dégoûtante : “ <i>Guitare, bidet qui chante</i> ”	7
2.4.2 Analogie stupide : “ <i>l'état, une famille</i> ”	8
3. « La guerre des métaphores »	9
3.1 Métaphoriser le discours travailliste.....	10
3.2 Déplacer la question de la métaphore vers la réalité et les émotions	11
3.2.1 S’en prendre à la métaphore, c’est prendre les électeurs pour des imbéciles	11
3.2.2 La métaphore conservatrice correspond à une réalité des choses	11
3.2.3 La métaphore appelle à l’émotion et l’émotion est de droite	12
4. Conclusion : Régimes du discours contre la métaphore	13

Métaphores et réfutation des métaphores

Le mot “réfutation” a probablement quelque chose d'incongru, quand on l'associe à la métaphore, tant on est habitué à voir dans la métaphore une activité d'ordre supérieur, que l'on rapporte à la créativité, à la poïétique, dans tous les domaines du langage et de la pensée. La métaphore agit dans un tout autre mode que celui de l'humble réfutation, activité réactive, pédestre, que l'on soupçonnera toujours d'être l'expression voilée d'un ressentiment. Bref, associer métaphore et réfutation est déjà une faute de goût, la réfutation ne peut que gâcher le discours métaphorique, vu comme un bouquet rhétorique, dont la métaphore est la plus belle fleur. Cependant, les métaphores avancées en situation argumentative, sont prises dans le jeu des discours et contre-discours, et quand elles touchent aux termes centraux de la contradiction, elles sont susceptibles d'être ressenties comme repoussantes et rejetées en conséquence.

Nous retiendrons les éléments de définition suivants. La métaphore se présente comme un segment de parole *étrange*, dont l'interprétation repose sur *l'analogie* et, du point de vue fonctionnel, particulièrement apte à captiver un auditoire, c'est-à-dire, *à persuader*. Ces éléments classiques de définition ouvrent sur *deux techniques de réfutation*, deux formes de discours contre la métaphore, l'une exploitant son étrangeté et l'autre détruisant l'analogie qui la sous-tend.

La troisième section est une petite étude de cas, consacrée à la question des métaphores dans les discours Conservateur vs. Travailleur lors des élections générales anglaises de 2015.

1. La métaphore, arme absolue de la persuasion ?

1.1 Le terme métaphorique, un mot “étrange(r)”

Dans la *Poétique*, Aristote définit la métaphore comme l'application à une chose d'un nom qui lui est étranger par un glissement du genre à l'espèce, de l'espèce au genre, de l'espèce à l'espèce, ou bien selon un rapport d'analogie. (Trad. Magnien, p. 139).

L'expression « l'application à une chose d'un nom qui lui est étranger » couvre en fait le domaine des tropes (ou figures de mots). Les cas de glissement entre genre et espèce et d'espèce à espèce correspondent à ce que nous considérons comme cas de métonymies (ou synecdoques) du genre (pour l'espèce, *le mammifère* pour *la vache*), ou de l'espèce (pour le genre : *pain* pour *nourriture*, ou, selon le contexte, pour *l'ensemble des moyens d'existence*)¹.

Le « rapport d'analogie » est défini à l'aide d'exemples de métaphore proportionnelle,

Une coupe entretient avec Dionysos le même rapport qu'un bouclier avec Arès. On dira donc que la coupe est “le bouclier de Dionysos”, et que le bouclier est “la coupe d'Arès”.

Ou encore, la vieillesse entretient avec la vie, le même rapport que le soir avec la journée, on dira donc que le soir est “la vieillesse du jour” et la vieillesse [...] “le soir de la vie”, ou “le crépuscule de la vie”. (*Id.*, p. 140)

La métaphore proportionnelle permute les termes d'une équivalence de proportion “vieillesse / vie ~ soir / jour”.

Cette définition de la métaphore analogique va avec une théorie des termes « étranges », définis comme « un nom rare, une métaphore, un allongement [un ornement] et tout ce qui s'écarte de

¹ Les exemples aristotéliens de glissement de l'espèce à l'espèce sont énigmatiques.

l'usage courant » ; ces termes « permettront d'éviter la banalité et la platitude, tandis que les noms courants assureront la clarté. » (*Id.*, p. 142). On note que, pour Aristote, l'étrangeté est une qualité attachée à certains mots, non pas à l'usage d'un mot dans un contexte inhabituel.

Ces distinctions “mot courant / mot étrange (par trope, analogie, métaphore proportionnelle)” se retrouvent, redécoupées et réarrangées, dans les définitions modernes. Un des maîtres actuels des études linguistiques sur la métaphore, Georges Kleiber, définit la métaphore de mot², à laquelle nous nous limiterons, comme suit.

Par *métaphore* [de mot], on entend :

- (i) l'emploi particulier ou occurrence particulière d'un mot ou d'une expression ;
- (ii) qui est jugé « déviant » ou inhabituel, parce que l'entité ou catégorie (Y), à laquelle le mot renvoie dans cet emploi, est différente de celle à laquelle il renvoie ordinairement (X) ;
- (iii) et qui s'explique par une relation d'analogie (ou de ressemblance) unissant Y à X.

1.2 Métaphore comme résolution de problème

Nous nous intéressons d'abord à la métaphore de mot, 1) la métaphore est *une affaire de parole*, de discours; 2) il y a métaphore quand une réalité est désignée par un mot “étranger”, c'est-à-dire par un mot qui ne correspond pas à sa désignation habituelle ; 3) cette substitution du mot étrange(r) au mot courant repose *sur l'analogie*. À partir de cette définition, on peut construire une sorte de définition interactionnelle de la métaphore, comme une succession d'actes de discours.

(a) Soit *une conversation “à propos de”* quelque chose, d'une certaine question, par exemple, les finances de l'état.

(b) Un participant intervient dans ce cadre thématique, et, pour cela, *il déroule de façon cohérente une isotopie correspondante*. En d'autres termes, il utilise le vocabulaire, les constructions et les idées utilisés dans le domaine des finances publiques, et il les articule selon des schèmes de raisonnement qui y sont admis.

Le concept d'isotopie permet de rendre compte de la dynamique du discours et de la conversation. Elle projette la parole en avant d'elle-même, et permet ainsi aux auditeurs d'anticiper sur les paroles du locuteur. Le bon élève voit où le professeur veut en venir, le bon citoyen est capable de voir ce que l'homme politique pointe à son attention.

(c) Ce même locuteur utilise dans certain passage *un ou des mots qui rompent cette isotopie*, par exemple, les mots “réparer, toit, maison, beau temps” (voir infra §3.1). Les mots **M** qui apparaissent sont étrangers (comme dit Aristote) à cette isotopie.

Cette notion de *déviance* (Kleiber 2016) ou *d'étrangeté* (Aristote) du mot employé métaphoriquement est au fondement de l'analyse de la métaphore, « à la base de toute métaphore il y a une transgression de l'usage ordinaire des termes et combinaisons, en somme un “délit littéral” ou un “écart rhétorique” (Klinkengerg, cité par Kleiber, 2016, p. 19). » Nous reviendrons sur cette déviance au §2.4.

(d) L'interlocuteur *soit n'y comprend rien*, soit fait crédit à l'orateur. S'il ne comprend pas, il juge que cet orateur est *incohérent* - ce qui peut être symptôme d'une pathologie de la parole : “*d'un coup, il s'est mis à nous parler du beau temps et de son toit...*”.

² Kleiber distingue trois usages du mot “métaphore”, 1) la métaphore de mot, 2) la « métaphore conceptuelle », de Lakoff et Johnson, et 3) la métaphore d'objet (« "le revolver dans le roman, est une métaphore de la violence" », 2016, p. 27).

(e) *S'il fait crédit à l'orateur*, il va chercher à donner du sens à ces paroles. Il peut, par exemple chercher rattacher le toit à son isotopie courante, et supposer que le locuteur parle en fait des métiers de la construction, tellement importants pour le bon fonctionnement de l'économie ; il a simplement pris un exemple. Mais cette interprétation ne fonctionne pas, c'est-à-dire, que le locuteur ne dit plus rien des métiers du bâtiment. Il faut donc continuer à interpréter. C'est en ce sens qu'on dit que la métaphore est collaborative ; elle demande une participation active de l'auditeur, qu'elle tire de son éventuelle somnolence interprétative.

(f) Le participant perplexe doit *abandonner son premier système interprétatif* constitué par le *cas particulier éclairant* et la relation *tout / partie essentielle*. Il se tourne alors vers un autre système interprétatif, fondé sur *l'analogie*. Et cette fois ça marche : *“ah oui, le beau temps, c'est comme la prospérité...”*. Le fil de l'isotopie est rétabli.

On parle de métaphore quand on peut plus ou moins résoudre une étrangeté en invoquant un mécanisme d'analogie. En pratique, on considère qu'il y a analogie entre deux termes dès qu'on peut dégager un recoupement entre les domaines sémantiques du terme métaphorisé (absent de la chaîne parlée) et du terme métaphorique (présent dans cette chaîne).³

(g) L'opération est payante sur le plan sémantique comme sur le plan communicationnel

— *Bénéfice communicationnel* : le contexte est éclairé par le sens *habituel* de ces mots étrangers: Je comprends mieux ce qu'il a voulu dire, ma compréhension s'est enrichie.

— *Bénéfice sémantique*. Transportés dans de nouveaux domaines, les mots “étrangers” doivent assumer un sens nouveau. Ils s'essaient à des nouveaux contextes dans lesquels ils pourront peut-être *se naturaliser*.

Lorsque cela se produit, la métaphore devient *catachrèse*, c'est-à-dire « une métaphore dont l'usage est si courant qu'elle n'est plus sentie comme telle » (TLFi, *Catachrèse*) : *les pieds d'une table, les ailes d'un moulin, la plume du stylo, les dents du râteau, les mâchoires de l'étau...*

Dans ce cas, le mot métaphorique ne se substitue pas à un mot courant, mais venant occuper la place vide d'un mot manquant, il devient le terme courant. C'est un processus de *néologie*, le mot nouveau fonctionne comme un homonyme du mot ancien qui a inspiré son emploi; la métaphore s'efface. Pour le TLFi, le mot *feuille* (de papier) est un mot dérivé de *feuille* (de l'arbre) ; on pourrait aussi bien parler d'homonymes, le même signifiant “feuille” fonctionnant dans deux domaines disjoints, l'écriture et la botanique. Il s'ensuit que, si on étudie par exemple le lexique du corps humain dans un roman, on ne mentionnera pas *les pieds de table ni les mâchoires du piège*.

D'une façon générale, le mot obtenu par catachrèse est autonome par rapport à son domaine d'origine. Le mot *balise* utilisé en informatique (*tag*) est une catachrèse de métaphore de *balise*

³ Les “point communs” dégagés peuvent être plus ou moins précis, et la métaphore fascinante plus ou moins éclairante. Davidson définit la métaphore par une métaphore maintenant célèbre,

la métaphore est le travail du rêve du langage et, comme toute travail du rêve, *son interprétation dépend autant de l'interprète que de l'auteur*. L'interprétation du rêve nécessite la collaboration d'un rêveur et d'un veilleur, même s'il s'agit de la même personne ; et *l'acte d'interprétation est lui-même une œuvre d'imagination*. (Davidson 1978, p. 136 ; nous soulignons)

Cette métaphore repose sur deux piliers (qu'on pourrait appeler les raisons de la métaphore (que nous avons soulignées) : l'interprétation (du travail du rêve et de la métaphore) est 1) un travail collaboratif de deux personnes ou d'une même personne dans deux états différents 2) une « œuvre d'imagination ».

Lorsqu'on dit que les Travaillistes ont “bousillé la carte de crédit” pour signifier qu'ils ont *épuisé le crédit de la nation* (voir §3), le terme métaphorique est éclairant pour le citoyen de base. Mais lorsqu'on évoque le travail du rêve (terme métaphorique) pour éclairer la métaphore (terme littéral), on a le sentiment *d'un mystère enveloppé dans une énigme*. Nous espérons qu'il n'en va pas de même pour la métaphore “comprendre une métaphore, c'est résoudre un problème”.

(marine), mais il n'est évidemment pas retenu comme un exemple de métaphore de la navigation dans le parler des informaticiens (alors que *naviguer*, *navigation* font partie de ce lexique).

1.3 La métaphore pour les esprits faibles et les institutions médiocres

Aristote s'intéresse principalement à la structure de la métaphore et accessoirement à sa fonction persuasive dans la *Poétique*. Sa *Rhétorique* se concentre sur la recherche des moyens de persuasion disponibles dans un cas donné ; ils trouvent leur origine dans le pathos, l'ethos et le logos :

La persuasion résulte toujours ou bien de sentiment qu'éprouvent les juges eux-mêmes, ou bien de l'image qu'ils se font de l'orateur, ou bien d'une démonstration. (Trad. Chiron, p. 425)

Le développement qu'Aristote consacre à cette idée est un roc inébranlable de la pensée courante occidentale.

La persuasion, "logo-ique", est tirée des faits eux-mêmes. Idéalement, ce qui est juste assurément, s'agissant du discours, c'est qu'il ne soit ni rebutant ni charmant, ce qui est juste c'est de débattre à l'aide des faits eux-mêmes, de sorte que tout ce qui s'écarte de la démonstration est superflu nous devrions, en toute équité, défendre notre cause sans autre aide que les simples faits. (*Id.*, p. 427)

Mais dans le monde pratique, le pathos et l'ethos sont les outils de persuasion les plus efficaces. La persuasion par l'émotion et l'image de soi est produite, à l'oral, par l'action oratoire, notamment par la voix. A l'écrit, elle est produite par le style,

car les discours écrits tirent leur force davantage du style que de la pensée. (*Id.* p. 428)

Les persuasions éthique et pathémique sont donc idéalement superflues. Mais il n'est pas possible de ne pas en tenir compte :

à cause de la médiocrité de la vie politique [...] et en raison de la médiocrité de l'auditeur (*Id.* p. 427)

Les citoyens normaux sont subnormaux. En bref, les arts du langage et du style sont incontournables,

la considération du style a tout de même un petit quelque chose de nécessaire dans tout enseignement. (*Id.*)

Mais le souci du style a « quelque chose de vulgaire » (*id.*),

Il faut accorder ses soins à l'action [oratoire], non que ce soit une bonne chose, mais parce qu'on ne peut faire autrement, (*id.*),

et encore, seulement dans les matières d'opinion, pas dans la science :

Personne n'en [tient] compte pour enseigner la géométrie. (*Id.*)

Et dans tous les discours, en poésie comme en prose, c'est la métaphore qui a le « le plus grand pouvoir » (*Id.* p. 433) ; « [elle] possède au plus haut point clarté, agrément et étrangeté. » (*Id.*)

La conclusion générale est claire : la métaphore est l'arme ultime d'une persuasion efficace.⁴ Comme le dit Le Guern, « la métaphore n'est guère réfutable » : « comment répondre à une métaphore si ce n'est par une autre métaphore ? » (1981, p. 74).

C'est ce point que nous allons maintenant discuter, sur le cas du discours politique.

⁴ Voir La Fontaine, *Le pouvoir des fables*.

2. Techniques de réfutation de la métaphore

Il existe une gamme étendue de contre-mesures très efficaces opposables à la métaphore.

2.1 Principe général : changer le mode du discours

D'abord, d'une façon générale, il est possible de répondre à un discours métaphorique en changeant le mode du discours. Par exemple, un journaliste un peu taquin introduit l'interview d'un sociologue célèbre sur un mode léger, par un portrait distancié et plein d'humour. Tout le monde a le sourire, c'est-à-dire, est aligné sur le journaliste. La parole passe alors au sociologue, qui recadre l'échange, refroidit l'ambiance par des rectifications faites sur le mode majeur, professoral.

Selon ce principe on répond spécifiquement au discours métaphorique comme à tout discours orné, par un discours littéral sec et dépouillé ; à une envolée lyrique métaphorique, par l'ironie.

2.2 Métaphore contre métaphore

On peut opposer au discours métaphorique un contre-discours également métaphorique, en espérant que la meilleure métaphore l'emportera : “*Quand les gens se serrent la ceinture, l'État doit aussi se serrer la ceinture*” vs. “*L'économie est comme un avion, si on ralentit (trop), on tombe*”. Nous reviendrons sur cette possibilité dans la troisième section.

2.3 Métaphore retournée

— *Wagner et les musiciens*

N'importe quel élément du discours peut donner prise à l'ironie, et la métaphore peut être spécifiquement retournée. Evgueni Prigogine, avait baptisé *Wagner* le groupe paramilitaire qu'il avait fondé et dirigé, sans doute pour bénéficier de l'aura apocalyptique associé aux Walkyries. Son rival, Sergueï Sourovikine, commandant adjoint de “l'opération spéciale” en Ukraine, parlait ironiquement du groupe des *musiciens*.

Le locuteur feint d'accepter la métaphore ou le domaine métaphorique, et réoriente “*Ta métaphore dit (aussi bien) le contraire de ce que tu veux lui faire dire*”. Cet art de la pointe n'est pas qu'une coquetterie de salon ou une survivance de la parole baroque⁵ mais sans doute le mode le plus spectaculaire de la réfutation

— *Premiers de cordée et premiers de corvée*

La contre-métaphore des *premiers de corvée* est absolument admirable: au prix d'une petite paronymie (cordée / corvée) elle rend, à mon sens, définitivement hors d'usage la métaphore du *premier de cordée*.

Elle pourrait également être rejetée, d'un ton plus grave, sur la base de son contenu “*le premier de cordée doit d'abord assurer la sécurité de la cordée.*”

— *L'argent qui ruisselle et l'argent qui inonde*

L'image du ruissellement est une variation dans un champ métaphorique de l'argent *liquide*, et de l'argent qui *coule à flot*. La “théorie” du ruissellement (*trickle down theory*) est « la thèse républicaine [vs démocrate] classique selon laquelle la relance économique ne s'obtient qu'en

⁵ Agudeza y Arte de ingenio, Madrid, 1642. Fr. *La pointe ou l'art du génie* trad. de P. Laurens et M. Gendreaux-Massaloux, Prologue de M. Fumaroli. Lausanne, L'Âge d'Homme, 1983

aidant la haute finance et la grande industrie » (*Le Monde* 2021-05-11)⁶. Emmanuel Macron préfère apparemment la métaphore malheureuse des premiers de cordée. Quoi qu'il en soit, l'observation montre que l'argent des riches part plutôt s'investir à l'étranger, d'où la contre-métaphore de *l'inondation*: “*l'argent des riches ne ruisselle pas vers l'investissement productif ni vers les revenus modestes, il inonde les paradis fiscaux.*”

2.4 Métaphore ratée

De même qu'une expression est heureuse si elle est appréciée de ses destinataires, qu'une plaisanterie est *heureuse* si elle fait vraiment rire les interlocuteurs, une *métaphore* est heureuse lorsqu'elle fait son effet, c'est-à-dire, lorsqu'elle séduit et rallie l'auditoire au point de vue de son locuteur. Or, selon les définitions d'Aristote et de Kleiber citées supra, le terme qui fait métaphore est jugé *étrange*, *déviant*, et c'est cette déviation qui constitue la métaphore. Kleiber (*op. cit.*) a dressé une liste des termes utilisés pour désigner ce phénomène, nous avons tenté de regrouper quelque peu ses éléments :

défectuosité, déviance, usage non normal
étrangeté, attribution insolite
*anomalous sémantique, écart rhétorique, incohérence, prédication impertinente*⁷
incongruence, incongruité conceptuelle, incompatibilité
rupture, contradiction avec la logique
*coup de force, prédication impertinente*⁵, *délit littéral* ... (Kleiber 2016, p. 18)

Mais si la métaphore est vraiment tout cela, alors rien n'est plus facile que de déjouer une métaphore. La métaphore quête l'approbation, si elle se heurte à un mur d'incompréhension ou de rejet elle “fait un flop”⁸, exactement comme une mauvaise plaisanterie. Le public détourne son regard du locuteur et s'absorbe dans quelqu'autre occupation, ou réagit négativement “*C'est pas drôle!*” ; “*Tu dis n'importe quoi!*”, etc.

2.4.1 Métaphore dégoûtante : “*Guitare, bidet qui chante*”

Dans le domaine politique et ailleurs, c'est le cas par exemple de “*guenon haineuse*” proférée vis-à-vis du Ministre de la Justice, Christiane Taubira, ainsi que de toutes les métaphores ou plaisanteries haineuses, pour tous ceux qui ne partagent pas cette haine.

Le cas suivant ne concerne pas le langage politique, mais caractérise bien ce qu'on peut tenir soit pour une métaphore ratée, soit pour une réaction faisant capoter la métaphore. C'est ainsi que la métaphore de Cocteau “*Guitare, bidet qui chante*” est jugée très basse par Philippe Soupault, qui lui fait le coup du mépris (Plantin, 2016, art. *Mépris*)⁹,

J'avais pris la résolution de ne plus prononcer le nom de M. Jean Cocteau. Cela me paraissait inutile. On ne parle pas de ce qu'on méprise. Mais ce monsieur vient de publier un livre qu'il a l'audace d'intituler *Poésie*. Il ne doit pas savoir ce que cela veut dire lui qui a écrit ce vers (entre autres) :

Ô guitare, bidet qui chante (sic)

Quel poète, n'est-ce pas ? [...] M. Cocteau, qui ne pouvait faire croire à personne qu'il était un poète capable d'écrire selon son temps, essaie de discuter la poésie, celle d'Apollinaire, de Max

⁶ https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2021/05/11/la-theorie-du-ruissellement-la-premiere-fois-que-le-monde-l-a-ecrit_6079829_4500055.html

⁷ *Impertinent*₁: “non pertinent” ; *impertinent*₂: “insolent”

⁸ Échec, bide, four, en matière de spectacle, d'ouvrage publié (Larousse)

⁹ Dans un compte rendu d'un recueil de Paul Eluard, *Revue Européenne*, (1925). Cité d'après Béatrice Mousli, in *Les Cahiers Max Jacob* 8. On trouve sur internet un manuscrit d'André Breton qui mentionne la même métaphore, <https://www.andrebretton.fr/work/56600100679890>. Je n'ai pas poussé l'enquête plus loin cette enquête sur ce qui me semble être une assez mauvaise plaisanterie de Jean Cocteau.

Jacob ou de Reverdy. [...] Qu'on sache bien que la « pouasie » (Fargue dixit) de M. Cocteau ne représente rien et ne signifie rien (45).

Philippe Soupault, *Littérature et le reste*.

Elle a valeur exemplaire en ce qui concerne l'affichage du dégoût, par le terme *pouasie*, emprunté à Fargue, où on entend l'interjection *pouah!*

La métaphore est heureuse lorsqu'elle est ratifiée par l'auditeur. Lorsqu'il adopte une perspective monologale sur le discours, l'analyste applique systématiquement le principe de la préférence pour l'accord. Il relie la métaphore à son second tour préféré, celui qui correspond à l'intention ouverte du métaphoriste ; la métaphore est alors reçue par une surprise agréable, en reconnaissance d'un comportement séducteur. Dans une perspective argumentative, l'analyste est littéralement *convaincu* par la métaphore qu'il est en train d'analyser.

Mais les premiers tours de parole ne seraient forcément suivis de leurs seconds tours préférés si les actes de langage agissaient de manière causale sur le destinataire. C'est peut-être le cas dans le monde de Gorgias tel qu'il est décrit dans son *Éloge d'Hélène*. Hélène n'a pas résisté au discours persuasif, parce *qu'on ne peut pas résister au discours persuasif* ; il subjugué le destinataire, l'âme, l'esprit et le corps.¹⁰

Néanmoins, dans le monde réel, les seconds tours ne sont pas toujours alignés sur l'intention du locuteur. Les participants ne sont pas nécessairement d'accord avec les affirmations des autres participants, ils ne sont pas non plus persuadés parce qu'on veut les persuader, ni séduits par des séducteurs en puissance. Il faut distinguer radicalement la persuasion de l'intention de persuader, en particulier dans le cas de la métaphore.

2.4.2 Analogie stupide : “l'état, une famille”

Le passage suivant est extrait d'un éditorial de Paul Krugman, prix Nobel d'économie, publié dans *The Guardian*, le 19 avril 2015. Il précède d'environ six mois l'article de J. Friedland¹¹ que nous verrons au §3. Les deux articles se situent dans le même moment politique, et sont co-orientés.

Les hommes politiques nourrissent¹² un public qui ne comprend pas la raison d'être du déficit et qui a tendance à considérer le budget de l'État par analogie avec le budget familial ". Lorsque, le républicain John Boehner s'est opposé aux plans de relance américains au motif que "*les familles américaines se serrent la ceinture, mais elles ne voient pas le gouvernement se serrer la ceinture*", les économistes sont sidérés³ par cette stupidité [*cringed at the stupidity*]. Mais en l'espace de quelques mois, la même phrase apparaissait dans les discours de Barack Obama [...]. De même, le parti travailliste [...]

Paul Krugman, *The austerity delusion*.

« Les hommes politiques alimentent un public qui ne comprend pas la raison d'être du déficit » On retrouve de façon spectaculaire les éléments essentiels de l'analyse aristotélicienne (voir §1.3) : dans des institutions médiocres, des politiciens manipulateurs font de la retape auprès d'un public borné.

La « stupidité » est celle de l'inférence “*les familles se serrent la ceinture, l'État doit se serrer la ceinture*”. On peut reconstruire la raison sur laquelle l'inférence est fondée (la loi de passage) sous la forme d'une métaphore :

Un état, une nation, un pays... est une famille.

¹⁰ Platon et Gorgias, *Gorgias*. Suivi de *L'éloge d'Hélène*, Paris, Les Belles lettres, 2016.

¹¹ <http://www.theguardian.com/business/ng-interactive/2015/apr/29/the-austerity-delusion>

¹² *Politicians [are] catering to a public that doesn't understand...*

Cringed at the stupidity: to cringe signifie « to feel disgust or embarrassment and often to show this feeling by a movement of your face or body » (Merriam-Webster, art. *Cringe*) -voir les mimiques émotionnelles associées à ce verbe, du type "dégoût".

Cette reconstruction n'est pas la seule possible ; on pourrait y voir une sorte de fallacie de composition :

L'état est composé de familles, donc l'état est une famille.

L'état est composé de familles, les familles se serrent la ceinture, l'état doit se serrer la ceinture.

Autrement dit, en période de crise économique, l'état doit réduire ses dépenses, ses investissements, son endettement...

La métaphore de la famille est fondamentale pour l'économie de l'État et profondément enracinée dans le discours politique. Elle repose sur l'étymologie du mot, en grec *oikonomia* "gestion de la maison" ; on la retrouve dans l'éloge des "pères fondateurs" et des dirigeants et dirigeantes "bons pères ou mères de famille" (La Chancelière Angela Merkel est une *gute Hausfrau*, "bonne ménagère"), ce qui explique qu'elle soit reprise par des sociaux-démocrates (Obama, les Travailleurs).

La métaphore est d'abord "vomie" de façon réflexe, ensuite, l'analogie sur laquelle elle repose est réfutée sur le fond. Krugman propose ensuite une réfutation sur l'objet du débat, l'austérité, dans un langage semi-technique. Cette contre-attaque se développe sur trois fronts, les affirmations "austériennes" (des partisans de l'austérité) sont mal fondées théoriquement ; leurs prédictions sont infirmées par les faits ; et enfin, les politiques qu'elles impulsent sont des échecs.

La métaphore de la famille est réduite à l'analogie, et est emportée dans cette réfutation. Reste à expliquer pourquoi on continue à l'utiliser ; la réponse n'est pas à chercher dans son contenu, mais dans le fait qu'elle permet aux néo-conservateurs d'appliquer un programme de destruction du "welfare state".

Reste la seconde métaphore "se restreindre, se serrer la ceinture". Elle opère à un autre niveau, celui de l'image. *Se restreindre* a évidemment une orientation vers le *moins*. Mais comme le montrent bien les images trouvées par la recherche "se serrer la ceinture" sur internet, l'expression est associée à l'amaigrissement, maigreur et minceur renvoyant à une époque où les riches étaient « les gros » et les pauvres les maigres. "Se serrer la ceinture" c'est donc métonymiquement maigrir, et maigrir c'est *éliminer le gras (faire maigrir le mammoth)*. L'expression prend ainsi une invincible orientation positive "*se serrer la ceinture c'est bien*", donc quand l'état se serre la ceinture, c'est bien. La réfutation sur le fond n'a pas de prise sur cette empreinte visuelle, sinon en la refoulant, ce qui suppose peut-être à tort, que le mécanisme intellectuel prime sur l'association automatique.

3. « La guerre des métaphores » [*The war of metaphors*]

Dans cette section, nous présentons un pot-pourri de métaphores, intéressantes en elles-mêmes et par les discussions qu'elles suscitent entre des participants de camps opposés engagés dans le débat politique.

Aux élections générales britanniques de 2015, le parti Conservateur de David Cameron a obtenu la majorité absolue, et le parti Travailleur, sous la direction d'Edward Miliband, a connu sa pire défaite depuis 1987. Le journal *The Guardian* (gauche, pro-Labour) a consacré une série d'articles à cet événement, dont un article de Jonathan Friedland, intitulé, *Quelle que soit sa politique, le parti travailliste doit apprendre à parler humain* [*Labour must learn to speak human, whatever its policies*¹³], publié le 30/09/2015 ;¹⁴ (présentation du texte modifiée).

Bien avant d'avoir perdu les élections, les travaillistes avaient perdu la guerre des métaphores [...]

¹³ <https://www.theguardian.com/commentisfree/2015/jul/17/labour-story-leader-communication>

¹⁴ Tous ces exemples ont été traduits. Le texte anglais entre crochets accompagne certaines traductions.

La plus simple et la plus importante, répétée pendant des années, était la suivante: *Nous nettoiyons le gâchis dont nous avons hérité.*

Le gâchis en question était le trou dans les finances publiques, et il avait été causé par les travaillistes parce que *"le dernier gouvernement a vidé la carte de crédit de la nation"*.

Si les travaillistes critiquent un aspect quelconque de la politique économique, ils agissent comme *"le pyromane qui a le culot de critiquer le pompier"*.

Les travaillistes ne méritent pas les votes des citoyens. *"Ils ont conduit la voiture dans le fossé : pourquoi diable leur redonnerions-nous les clés ?"*

Les travaillistes se sont montrés incapables sur le plan fiscal. *"Ils n'ont pas su réparer le toit quand le soleil brillait"*.

Les conservateurs, en revanche, sont déterminés *"à équilibrer les comptes"* [*balance the books*], de sorte que *"nous vivions selon nos moyens"*.

Cet extrait propose une petite collection de métaphores politiques utilisées dans le discours conservateur anglais, tournant en gros autour de "l'argument de l'héritage" : *"nous ne pouvons pas tenir nos promesses, remplir notre programme car, à notre arrivée au pouvoir, nous avons découvert que la situation qui nous a été léguée était bien pire que tout ce que nous craignons"*. L'argument peut servir à toutes les formations arrivant au pouvoir, qu'elles soient de droite ou de gauche.

Nous verrons d'abord certains commentaires - réponses qui jouent le jeu de l'article, dont ils acceptent le présupposé essentiel, l'importance de la métaphore dans le langage politique. D'autres commentaires, étendent la question de la guerre des métaphores à celle de la guerre des deux langage politiques, où le langage *rationnel* prêté aux Travaillistes est perpétuellement défait par le langage *métaphorique, émotionnel*, prêté aux Conservateurs.

3.1 Métaphoriser le discours travailliste

Pour cela, on propose des métaphores spécifiquement travaillistes:

Je remarque que Jonathan Freedland ne donne pas un seul exemple de la manière dont une politique progressiste peut être exprimée au moyen d'une simple métaphore, ou de la manière dont les travaillistes ont vendu leur prospectus en 1945 ou en 1997. Je ne me souviens pas très bien de la campagne de 1945, *Des maisons pour des héros ?* Il semble assez évident que le Labour doit faire campagne pour *"un terrain de jeu équitable"* (on pourrait utiliser cette expression pour les droits de succession, la législation syndicale ou toutes sortes d'autres choses), mais quoi d'autre ?

Tirilian, 18 Jul 2015¹⁵

On oppose aux métaphores conservatrices des métaphores travaillistes ; dans le passage suivant, la métaphore annoncée est formulée comme une analogie, ce qui est très courant.

Il y a beaucoup de métaphores sur la gestion de la demande : *"L'économie est comme un avion, si elle ralentit trop, elle tombe"*[*The economy is like a plane, if it slows too much it will fall out of the sky*]. Elles n'ont pas été retenues parce que les arguments des travaillistes étaient manifestement erronés.

Newmania2 18 Jul 2015¹⁶

La [métaphore] la plus simple et la plus importante, répétée pendant des années, était : *"Nous nettoiyons le gâchis dont nous avons hérité"*. Et la réponse immédiate des travaillistes, comme ID6661988 l'a facilement souligné ci-dessous, aurait pu être : *"C'était la récession mondiale, imbécile."* Facile, mémorisable et vrai. Mais elle se serait risquée sur un terrain sur lequel je ne pense pas avoir jamais vu un homme politique s'aventurer : *"ce qui détermine nos performances économiques n'a, et de loin, rien à voir avec notre action politique"* [...]

¹⁵ <https://profile.theguardian.com/user/id/3765207?page=1>

¹⁶ <https://profile.theguardian.com/user/id/13854490?page=1>

3.2 Déplacer la question de la métaphore vers la réalité et les émotions

D'autres lecteurs rejettent le cadre de discussion proposé par Friedman.

3.2.1 S'en prendre à la métaphore, c'est prendre les électeurs pour des imbéciles

Chercher les raisons d'un échec politique et éventuellement des excuses, c'est passer sous silence les raisons politiques de l'échec,

Cet article dit en substance que les gens qui ne votent pas travailliste subissent un lavage de cerveau. Ils sont tombés dans le piège des métaphores faciles de la droite [...]. En résumé, les gens sont des crétins et si seulement ils savaient mieux, ils voteraient travailliste.

AngryPinko, 17 juil. 2015¹⁸

Aristotle for ever : “des politiciens manipulateurs proposent des métaphores imbéciles à des électeurs stupides”. C'est en effet ce que dit explicitement P. Krugman:

Les hommes politiques alimentent (*are catering to*) un public qui ne comprend pas la raison d'être du déficit et qui a tendance à considérer le budget de l'État par analogie avec les finances familiales. Les économistes sont consternés par cette stupidité.

P. Krugman, voir § 2.4.2.

C'est également ce que dit un courrier, reprenant un des slogans de campagne de Bill Clinton contre Georges Bush en 1992:

C'était la récession mondiale, imbécile

Debt2zero¹⁹, 18 Jul 2015.

3.2.2 La métaphore conservatrice correspond à une réalité des choses

J. Friedland (id.) oppose à la collection de métaphores conservatrices ce qu'il présente comme la vacuité du discours travailliste,

Et que disaient les travaillistes pendant la même période ? Ed Miliband a parlé un certain temps de “*l'écrasement du centre*” ; il y a aussi eu ce discours sur les “*prédateurs contre les producteurs*” ; et il a temporairement repris le slogan “*Une seule Nation*” (“*One-Nation*”²⁰) des conservateurs. Mais aucun de ces discours ne s'est imposé dans l'esprit du public comme l'a fait le discours conservateur. Et il n'y avait certainement pas de riposte métaphorique au gâchis, à la carte de crédit, au toit ou au fossé, aucune réplique facile à comprendre et à mémoriser à l'accusation selon laquelle ce sont les dépenses inconsidérées des travaillistes, et non le krach mondial, qui ont fait exploser le déficit.

Cette mise en cause de la politique travailliste est largement reprise dans les commentaires; d'autre part, infériorité du langage politique du *labour*, en particulier dans le maniement de la métaphore.

[Cite Friedland “Et il n'y avait certainement pas de riposte métaphorique... déficit”]. Le principal problème du parti travailliste n'est pas que ses orateurs ressemblent à des automates sans visage répétant des phrases destinées à des groupes cibles, c'est que ce qu'ils disent les travaillistes correspond encore moins à la réalité que ce que disent les conservateurs.

chancedubois 19 Jul 2015²¹

¹⁷ <https://profile.theguardian.com/user/id/10424227?page=1>

¹⁸ <https://profile.theguardian.com/user/id/12207837?page=1>

¹⁹ <https://profile.theguardian.com/user/id/10424227?page=1>

²⁰ Le slogan “*One-Nation*” est repris par Boris Johnson après les élections de 2019, alors même qu'il constitue son cabinet de personnalités clivantes, cf. <https://journals.openedition.org/rfcb/5693?lang=fr#tocto1n4>.

²¹ <https://profile.theguardian.com/user/id/3874361?page=1>

Il n'y a rien de magique dans la métaphore ; aucune bonne métaphore ne peut sauver une mauvaise politique. La métaphore qui s'impose est celle qui a un fondement dans la réalité — La contribution suivante se situe dans cette ligne :

Un bon article de l'un des rares journalistes du Guardian encore sur le terrain, mais n'est-ce pas un peu comme dire que les travaillistes ont eu raison, mais qu'ils se sont mal vendus ?

Newmania2, id. supra

3.2.3 La métaphore appelle à l'émotion et l'émotion est de droite

Dans la suite de l'article de J. Friedland, la question de la métaphore apparaît comme un symptôme de la crise générale du discours de gauche :

[Le discours travailliste... est académique... abstrait... sec et désincarné... incompréhensible... ce qui est d'ailleurs un défaut récurrent de tout le discours de gauche] En témoignent les recherches de l'universitaire américain Drew Westen, dont le livre *The Political Brain* ("Le cerveau politique") montre comment les candidats démocrates produisent constamment des arguments de raison - en accumulant les statistiques, les chiffres et les précisions politiques - alors que les républicains font plutôt appel à l'émotion, à l'instinct moral et à l'intuition. Dans ces joutes, la droite l'emporte toujours. Parce que le cerveau politique est un cerveau émotionnel.

Cette mise en cause de l'émotion rallie — presque — tous les suffrages,

Parce que le cerveau politique est un cerveau émotionnel. Oui ! On devrait afficher ça au-dessus du bureau de chaque politicien travailliste. Les métaphores claires et simples gagneront toujours - à tous les coups [...]

DekeThornton 18 Jul 2015²²

[Réf. à J. Friedland, supra] Jonathan Haidt a écrit à ce sujet il y a quelques années. Et George Lakoff insiste sur le pouvoir des métaphores depuis plus de 30 ans. Ses livres devraient être une lecture essentielle pour tous les gens de gauche.

TerribleLyricist 18 Jul. 2015²³

Les métaphores faciles [des conservateurs], leur éternelles simplifications, leurs appels à l'émotion - tout sidère la gauche [*floors the left*] parce que la gauche pense presque exclusivement en termes académiques que la plupart des gens ne comprennent pas. C'est ce que Freedland soutient ici, et il a tout à fait raison.

TristanR Hardcore 19 Jul 2015²⁴

Mais d'autres rappellent que ce genre d'appel à l'émotionnalité pour masquer un échec est un banal lieu commun contourné (je souligne),

[Réf. à J. Friedland, supra] Le vrai problème de la gauche est qu'elle ne respecte pas l'intelligence de l'électorat. Un universitaire de droite aurait pu écrire un livre montrant comment la droite "fait appel à la raison" et la gauche "fait appel à l'émotion". Il est toujours possible de construire un tel argument en fonction des exemples choisis. En fin de compte, *c'est un moyen pour les gens d'une certaine persuasion politique de s'imaginer qu'ils ont perdu les élections parce que l'électorat dans son ensemble n'est pas aussi capable qu'eux de différencier la raison de l'émotion, c'est-à-dire qu'il n'est pas aussi intelligent qu'eux.* Tout le monde comprend que le krach financier a ses racines en dehors de ce pays, mais c'est un principe keynésien de base que de rembourser la dette publique autant que possible pendant les années de croissance. Les travaillistes ne l'ont pas fait, ce qui a considérablement exacerbé le problème de la gestion du krach lorsqu'il s'est produit. C'est pourquoi on ne leur faisait pas confiance. Les gens ont réagi aux phrases chocs parce qu'elles étaient ancrées dans la réalité.

Timcw 18 Jul 2015²⁵

²² <https://profile.theguardian.com/user/id/3055124?page=1>

²³ <https://profile.theguardian.com/user/id/3526246?page=1>

²⁴ <https://profile.theguardian.com/user/id/10230125?page=1>

²⁵ <https://www.theguardian.com/commentisfree/2015/jul/17/labour-story-leader-communication#comment-55956728>

Et on peut toujours trancher par un sarcasme les nœuds de la métaphore et du langage,
Tout ça, toutes ces histoires de métaphore, ne sont que de nouveaux délires sémantiques inventés
par les meneurs de la claque des inéligibles.
It's just more bonkers semantic excuses from the cheerleaders of the unelectable.

carteblanche 17 Jul 2015²⁶

4. Régimes du discours contre la métaphore

Si l'on définit la métaphore par son intention perlocutoire, c'est-à-dire le reformage de l'interaction tel qu'elle entend l'opérer, et si on se désintéresse des réactions effectives de ses destinataires en arguant qu'elles ne relèveraient pas de la langue, alors la métaphore argumentative est forcément persuasive, puisqu'on ne regarde pas ce qui se passe quand elle ne l'est pas.

Nous approchons l'argumentation comme une forme de dialogue. Nous avons ainsi considéré des situations couplant une intervention initiale dans laquelle la métaphore joue un rôle pivot, avec une réplique ne s'alignant pas sur cette métaphore. Les premières contre-mesures opposables à la métaphore prennent le métaphoriseur à son propre jeu, soit en proposant une *contre-métaphore*, soit en développant et *retournant* la métaphore proposée (*sur-métaphorisation*). Par ailleurs, l'interlocuteur opposant peut *court-circuiter la métaphore* en manifestant par son comportement communicationnel qu'elle *le révulse*, et en démontrant qu'elle repose sur une *analogie fautive*, voire *stupide et démagogique*. L'image est pleinement acceptée dans le premier cas, elle est rejetée comme un distracteur dans le second.

Ces différentes tactiques permettent d'inscrire l'énoncé métaphorique dans le mouvement général de l'argumentation, selon deux régimes principaux, selon que l'image est acceptée ou qu'elle est rejetée comme un distracteur. D'une part la proposition métaphorique est prise comme un jeu de langage, où peuvent rivaliser les participants ; d'autre part, elle est prise comme une analogie stupide et démagogique permettant "à des politiciens illusionnistes de transformer la discussion politique en un one man show".

Références

- ARISTOTE, *Poétique*. Introd., trad. ..., par M. Magnien. LGE "Le livre de poche", 1990.
ARISTOTE, *Rhétorique*, Introd., trad. ... par P. Chiron, Paris, Garnier-Flammarion, 2007.
DAVIDSON Donald, 1978, « What Metaphors Mean », *Critical Inquiry*, 5, 1, p. 31-47. Cité d'après Sacks S. (ed.) 1978. *On metaphor*, Chicago, The University of Chicago Press. 29-45.
HEISE Andreas, 2017, « Language's Dreamwork Reconsidered », *Argumenta* 3, 1, p. 109-125.
KLEIBER Georges, 2016, « Du triple sens de métaphore », *Langue française* 189, p. 15-33.
LAKOFF George & JOHNSON Mark, 1985, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris : Éditions de Minuit.
LE GUERN, Michel, 1981, « Métaphore et argumentation », in *L'argumentation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 65-74.
PLANTIN, Christian, 2016, *Dictionnaire de l'argumentation*, Lyon, ENS Éditions. Voir aussi <http://icar.cnrs.fr/dicoplantin/>

²⁶ <https://profile.theguardian.com/user/id/3911090?page=1>

Table